La comédie

Valère ne pouvait s'empêcher de se remémorer certains évènements qui ne cessaient de mobiliser sa pensée.

A ce stade, livrer les faits au lecteur serait puéril, vain et dénué de sens, si tant est qu'une quelconque signification puisse en être retirée par l'intéressé lui-même ou par les protagonistes des faits en question, lesquels étaient d'une extrême insignifiance et relevaient de la banalité la plus pénible. Bien qu'aucun pris isolément n'aurait pu être qualifié d'incident, il n'aurait pas fallu que l'ensemble en devienne un. Cependant, la pensée de Valère ne pouvait s'en détacher. C'était préoccupant.

Pourquoi des faits aussi isolés et même disparates, devenaient-ils, un moment donné, regroupés dans une cacophonie mentale et risquaient-ils de prendre, à terme, une place démesurée et probablement inutile ?

Dans une optique défensive rationnelle, Valère conçu d'abord un schéma explicatif simple :

- Les faits étaient au nombre de trois, auxquels s'était ajouté ensuite un quatrième.
- Pour simplifier les choses, le quatrième sera passé sous silence.
- Valère en avait quelque fois été soit l'auteur, soit

le témoin, soit les deux.
- Aucune logique ne reliait l'ensemble.
- Aucune conclusion ou leçon quelconque ne pouvaient résulter de chaque partie ou de la somme.

Dans ces conditions, il ne serait question de rien d'autre qu'un hasard, une sélection fortuite dans la mémoire d'un individu sain d'esprit victime d'un amalgame non-significatif.

La mémoire fonctionne à la manière d'une machine de tirage de boules. Les jeux de Lotto et de Bingo en sont des exemples parfaits.

Les quatre faits émergés de la mémoire de Valère avaient été extrait d'un corpus immense de manière aléatoire et avaient donné lieu, du fait de la pseudo chronologie de leur apparition, à l'illusion trompeuse d'un regroupement porteur de sens. Or, il n'en est rien.

Les faits mémorisés à outrance n'étaient révélateurs, ni des parties prenantes, ni d'un lien ou de l'absence de lien entre eux, ni de logique à même d'embellir, enlaidir, transcender ou menacer l'existence de qui que ce soit. On était dès lors face à une coïncidence parfaite.

Dans le même ordre d'idée, nul ne niera que dans tout groupe de commensaux en mouvement, qu'il s'agisse d'hommes, de poules ou de punaises de lit, cinq identifiés et définis préalablement, finiront tôt ou tard, si l'on se donne la peine de les relier de manière permanente par un trait, par former un pentagone

régulier. Faudrait-il dans ce cas, face au tracé d'un tel polygone parler d'artefact ? Non, à l'évidence.

Fort de cette analyse et franchissant un pas supplémentaire dans l'arsenal logique déployé, Valère décida – et c'est là où l'on verra une manifestation du libre arbitre, c'est-à-dire de la prééminence de l'esprit sur les faits – de conclure de manière irréversible à une non-signification de cette fâcheuse situation et de dissiper tout malentendu au sujet de faits malencontreusement associés.

Venons-en aux faits. Numérotés de 1 à 3 par simple commodité, ils seront livrés dans un ordre indifférent. Le lecteur pourra les aborder à sa guise et suivra, sans conséquence aucune, l'ordre qui lui conviendra.

N° 1

Vandenberg, à la manière d'un sphynx mobile – subtil amalgame de flegme et de maniérisme – avait pour habitude de sillonner la ville de Bruxelles d'un bout à l'autre et à toute heure du jour et de la nuit.

Il disposait par ailleurs sur la partie septentrionale de ce territoire d'un pied à terre fixe très commode dans lequel il lui arrivait de prendre quelques instants de repos. Ce quasi-domicile présentait, du fait de son agencement de son contenu, l'aspect rassurant d'un garde meuble.

Lors de ses pérégrinations, et à la condition de garder

absolument le silence, Vandenberg, en parfait citadin, se confondait volontiers au quartier qu'il traversait, et, à la manière d'un caméléon, s'accordait alors à la langue et au mobilier urbain rencontrés.

Sollicité par quelques rares personnes qui connaissaient son domicile et sonnaient à sa porte à toute heure, il abandonnait volontiers ce dernier, même en pleine nuit.

Vandenberg faisait preuve de la plus parfaite urbanité. Cette qualité, poussée à un degré extrême, faisait de lui un personnage que les mots seuls auraient bien du mal à définir ou même à décrire. C'est pourquoi ce personnage fût quelquefois qualifié d'inqualifiable. Très rares sont ceux qui réussirent à en brosser un portrait satisfaisant ou flatteur.

Alors qu'il arpentait nuitamment l'avenue de Stalingrad en compagnie de Valère, Vandenberg entretint ce dernier d'un projet très quelconque dont le seul intérêt serait le lieu où il se déroulerait et la concomitance avec un déjeuner de travail.

Valère compris mieux et adhéra pleinement lorsqu'il reçut de plus amples informations sur le projet caressé depuis très de trois semaines par un Vandenberg à l'esprit exacerbé.

Il fut dès lors convenu que le binôme se rendrait le vendredi suivant au mess des fonctionnaires du ministère de l'intérieur où ils déjeuneraient dans une atmosphère typique et pittoresque, et où Valère pourrait observer à loisir les fonctionnaires à l'heure de la pause.

Une circonstance plus qu'une condition était cependant posée par Vandenberg : il entendait revêtir alors un uniforme militaire, ce qui leur paraissait à l'un comme à l'autre totalement justifié par la conjoncture.

Valère qui manquait rarement de ressources dans de telles circonstances s'engagea à fournir une tenue de milicien dans un délai de quarante-huit heures.

L'affaire était entendue et tout le monde se félicita de la détermination dont fit preuve Vandenberg dans la conception de l'opération et de la célérité de Valère dans l'appui logistique.

Le vendredi arriva et les deux convives prirent leur repas de la manière la plus plaisante. Le restaurant servait un plat unique : des moules. On notera que ces dernières étaient débarrassées de leurs coquilles. Ceci était très inhabituel pour Valère qui ne connaissait pas le procédé qu'il attribua à une pratique associée sinon propre à la Fonction publique.

La salle était bruyante et très animée. L'observation battait son plein. Valère prit une photo d'un fonctionnaire en train d'avaler une crème caramel, l'œil sur sa montre et la cravate rejetée sur l'épaule.

Peu après, deux convives très déterminés et de tailles quasi identiques, porteurs d'uniformes de gendarmes, se dirigèrent vers la table de vos serviteurs dans l'intention manifeste d'interagir avec Vandenberg.

Ce dernier, poussant le mimétisme jusqu'à présenter à ses détracteurs de fines gouttelettes de sueur sur le front, ne dût son salut qu'à un habile subterfuge par lequel il se présenta comme un comédien s'apprêtant à intervenir sur une scène de théâtre.

Cette issue n'étonna personne car quelques mois plus tôt, Vandenberg porteur d'une tenue de facteur s'était introduit avec une assurance stupéfiante dans une demeure paisible de la rue Van Elewyk grâce à la complicité d'un habitué pour y prendre un lunch en compagnie d'un squelette.

N° 2

Desroches en voyage sous les tropiques ayant exprimé le vœu de prendre un bain de mer, fut aussitôt emmené par son hôte et ami Urdorf sur une plage isolée que l'on qualifiera de privée, c'est-à-dire à l'écart de tout dérangement, afin de mieux jouir en toute tranquillité d'un bain revigorant bien mérité.

La veille, Desroches, qui en dépit de conseils de prudence prodigués de manière réitérée, avait décidé de se promener seul en ville, avait été poursuivi par des fripouilles ce qui l'avait amené à prendre fuite et à pénétrer dans l'atelier d'un tailleur pour y chercher protection. L'artisan avisé l'amena à faire l'acquisition définitive d'un pantalon à carreaux au sujet duquel Undorf et son épouse s'abstinrent de tout commentaires.

Le lendemain, remis de ses émotions, Desroches voulu

goûter aux plaisirs balnéaires, bien qu'il ait été informé par ses hôtes de la présence continue de requins sur les plages sablonneuses de Dakar.

Pour éviter un drame – des incidents mortels ayant été signalés récemment, Undorf, au nom d'une amitié ancienne et sincère, l'emmena dans un premier temps sur une aire de stationnement improvisée qui permettait d'emprunter un étroit sentier menant à une crique rocheuse assez petite mais très pittoresque. Parler d'une plage privée n'aurait rien d'abusif.

Cette baignade, Undorf l'avait facilitée à son corps défendant et maintenant il regrettait presque la décision courageuse de son ami.

Mettant sa propre sécurité au-dessus de tout, Undorf prit l'option de ne pas accompagner le sémillant Desroches dans son projet de baignade. Et, nous le verrons plus tard, bien lui en prit.

Arrivé en bord de mer, la suite s'imposait. Desroche se mit aussitôt en caleçon de bain, prêt à franchir la ligne de cailloux qui le séparait de l'océan Atlantique.

Sous le regard inquiet d'Undorf, il met un premier pied dans l'eau et encouragé par le profond bien-être qu'il ressent, le deuxième pied, les chevilles et les jambes pour deux tiers immergés. Tout semble bien se passer à ce stade.

Mais, l'assurance venant, Desroches se met en tête de pousser quelques brasses avant de rejoindre rapidement

la terre ferme et de priver un requin erratique de l'opportunité de l'attaquer, la probabilité d'une telle attaque étant très faible mais pas nulle.

Pour cela, il faut trouver une profondeur suffisante et avancer encore de quelques mètres. L'eau est limpide mais sans une sonde, il est difficile, presque impossible, d'en estimer la profondeur.

Après avoir posé le pied sur une pierre anguleuse peu favorable à la marche sous-marine, Desroches déséquilibré tombe sur le côté et amortit habilement la chute de son avant-bras gauche pour éviter de se briser le crâne sur un sinistre rocher de couleur noire.

Aïe entend-on de la rive toute proche. Impuissant, Undorf tente néanmoins d'évaluer la situation et le risque et conclut à une chute banale sans conséquences.

Mais voilà que Desroches, qui tente de se remettre debout en prenant appui sur son environnement hostile, chute à nouveau et pousse d'autres cris bien plus inquiétants.

Tant bien que mal, Desroches se remet en position verticale et, tout en gémissant, renonce à la natation et regagne péniblement la rive où Undorf, intrigué plus qu'inquiet, l'attend avec impatience et empathie.

C'est alors que tout s'éclaire. Au sec, Desroches qui a pressenti la nature de l'attaque subie, entend la confirmation de la voix même d'Undorf : des oursins noirs connus également sous le nom de hérissons de

mer. Le bras amortisseur de sa chute a malencontreusement croisé la route d'un de ces échinodermes issus du Cambrien.

La suite est facile à deviner : en se relevant, le malheureux Desroches n'a fait qu'aggraver son cas car, dans sa précipitation, il a pris appui sur un plateau basaltique anthracite d'apparence anodine qui abritait une colonie de ces malfaisants.

Le tableau est tristement parlant. Plus de la moitié du corps de Desroches est constellé de points noirs qui sont autant d'aiguilles d'oursin brisées. Seule la tête est indemne. Heureusement, sorti du milieu marin in extrémis, sa vie n'est plus en danger.

Plus de peur que de mal pourra-t-on dire lorsque Desroches sera libéré d'une trentaine d'épines et que tout risque d'infection ou empoisonnement seront écartés.

Le plus étonnant et regrettable est qu'aux fins de rejoindre plus rapidement la voiture un autre sentier fût pris au bout duquel les excursionnistes découvrirent avec stupéfaction un panneau signalant l'interdiction de baignade sur une plage dangereuse.

Aveuglé par la douleur, Desroches exprima alors des griefs à l'encontre d'Undorf. Cependant, contre toute attente, le séjour de Desroche se poursuivra à la satisfaction générale et les épreuves surmontées par ce dernier ne feront dès lors que renforcer leur amitié.

Dans les années qui suivirent, les deux en riront de bon cœur et toute rancœur disparut dans le chef de Desroches qui par la suite, eut néanmoins à qualifier à plusieurs occasions son ami de « diable d'Undorf ». Undorf, quant à lui, avait rapidement tiré un trait définitif sur cet incident regrettable.

Les amateurs de littérature ne manqueront pas de noter que, selon le témoignage d'un représentant de l'Association des Auteurs Belges d'Expression Française (AABEF) qui assistera bien plus tard à l'agonie de Desroches – à un âge très avancé, ce dernier aurait rendu l'âme un verre de rhum à la main en prononçant les paroles suivantes : en m'emmenant sur une plage dangereuse où je failli perdre la vie, ce gredin d'Undorf a déclenché en moi un déclic très bénéfique et, sans lui, ma vie et mon œuvre n'auraient pas été ce qu'elles sont.

N° 3

Croze recevant à son domicile le pétulant Valère l'entretint fort à propos du très récent passage d'un ministre de ses connaissances sur une chaîne de télévision. Ce dernier, selon Croze, n'avait guère brillé et tout son entourage s'en inquiétait. Le ministre en question présentait, en termes d'élocution et d'éloquence, des lacunes susceptibles de produire, tôt ou tard, des effets fâcheux sur la bonne marche du Royaume.

On avait fait appel au sein du parti à une logopède, à un

orthophoniste, à un professeur d'éloquence, à un psychiatre, qui tous s'étaient engagés à respecter la plus absolue discrétion afin de ne pas compromettre l'institution qui lui avait donné son mandat en l'absence des capacités élémentaires lui permettant d'aligner verbalement six ou sept mots de manière convaincante ou même intelligible.

Le groupe d'amis qui l'avait propulsé à d'aussi hautes responsabilités craignait à présent pour sa propre crédibilité et survie. C'est dire à quel point la situation était préoccupante.

La chirurgie n'était pas envisagée car le ministre craignait les piqures par-dessus tout et, bien que conscient des risques encourus, préférait ignorer le problème et déclarait avec véhémence à qui pourrait le comprendre refuser une médicalisation de l'affaire. On en était là. L'avis de Valère serait le bienvenu.

Valère respira profondément, passa sa main du haut du front à la base de la nuque, après une brève pause, posa ses mains jointes sur le bas de son visage, couvrant ainsi son menton en entier, sa bouche et la base de son nez, respira avec force et dit : l'affaire est délicate, très délicate même.

Les plis très marqués de son front montraient à suffisance l'intense réflexion de Valère à cet instant précis et combien il prenait à cœur cet épineux problème.

Croze, confirmé dans son inquiétude, commençait à

transpirer fort. La peur qui accompagne l'impuissance avait commencé son œuvre.

Sur ces entrefaites, Croze partit dans la pièce voisine pour revenir aussitôt avec une bouteille de gin. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'apéritif était servi et nos deux amis plaisantaient gaiement durant cette mise en récréation de fait.

N'étant pas un expert en matière de langage, je ne puis évidemment me prononcer valablement sur ce cas, dit Valère avant de marquer une courte pause et d'enchainer : cependant, au titre de notre amitié, je ne puis me contenter de généralités inutiles. Le cas n'est pas désespéré. Je suis convaincu que même un bègue ou un idiot peut donner le change car en matière de politique, les déclarations télévisées au tout venant se résument à bien peu de chose. Si votre type refuse une opération des mandibules ou de l'arrière gorge et les piqures qu'elle implique, il n'a d'autre choix qu'un cours d'art dramatique ou de comédie. N'importe quel acteur de théâtre, de cinéma ou même un montreur d'ours ou de singe intermittent ou au chômage ferait l'affaire et je me charge de trouver l'homme si nécessaire. Dans une telle urgence et dans un cas aussi flagrant, il ne faut pas finasser. Le message doit être, excusez du peu : marche ou crève. L'issue ne peut être que favorable à vos objectifs. La parole sera libérée, par lui ou par un autre.

Face à un tel discours, Croze, bien qu'il en reconnu le bien-fondé, sembla prudent pour ne pas dire circonspect. L'idée d'un comédien intermittent ou un

montreur de singe capable de sauver un ministre handicapé verbal ferait peur à tout politique qui se respecte. Par courtoisie cependant, il admit que la solution proposée serait examinée et soumise à qui de droit. La soirée s'acheva dans des débats et discussions plus générales et moins chargées de menaces.

Quelques jours plus tard Valère et Croze se retrouvèrent à la demande de ce dernier dans un point donné de la Galerie Ravenstein d'où ils rejoignirent en automobile le domicile de Croze. En route, Croze annonça qu'il prendrait part très prochainement à un débat contradictoire télévisé. Fort heureusement, il ne souffrait pas du handicap signalé plus haut. Cependant, il fallait s'attendre à une forte opposition et le combat serait forcément très rude.

Les enjeux méritaient que Croze, à défaut de trop se préparer au risque d'un épuisement, se conditionne à la victoire et, tel un boxeur avisé, voit venir les coups, encaisse sans broncher les plus imparables, cogne très fort le moment venu et triomphe par knock-out sinon par abandon de l'adversaire.

Croze était prêt, nous le savions car toute son existence l'avait préparé à de tels combats et, faut-il le dire ou le répéter, il excellait dans ce domaine.

Valère qui avait aussitôt compris l'enjeu du débat dans la carrière de son ami, et bien qu'il ne doutât pas un seul instant de ses capacités, voulut apporter son soutien désintéressé et garantir une victoire nette et non contestable de ce dernier.

Invoquant la force de l'ACTION si elle s'ajuste parfaitement à la parole et à la cause défendue, Valère, sans pourtant évoquer la lutte des classes et la brutalité physique qu'elle implique, tenta de convaincre Croze avec beaucoup de ménagement qu'un coup imparable sans intentions de tuer ou blesser gravement son adversaire et pour autant qu'il soit compréhensible par l'électorat ciblé vaudrait plus que cent discours.

Il conçut en une fraction de seconde qu'une action non équivoque s'imposait et montrerait qu'il s'agit bel et bien d'un combat politique certes, mais aussi et surtout un combat dans le sens premier du terme.

Valère se faisant plus explicite conseilla à Croze de ponctuer un argument fort par un geste venant en appui indiquant clairement au téléspectateur que Croze sera à ce moment face à un ENNEMI NATUREL.

Ce geste consistera tout naturellement, et dans le prolongement d'un geste purement oratoire, à planter une branche de lunettes dans le nez de l'adversaire qui sera alors réduit au silence.

Le prolétariat comprendrait alors ce que signifie le combat et le courage politique et, si d'aventure, Croze se présentait fortuitement ou à dessins à la sortie, d'une usine, d'un ministère ou d'un bureau de chômage, il serait acclamé et porté en triomphe, sortirait de l'ombre et deviendrait instantanément l'homme incontournable sur la scène politique pour les dix ans à venir.

Mais Croze, plus enclin à des réformes paisibles jalonnées de solides certitudes, se montra, une fois de plus, très réservé sur l'approche ce qui obligea Valère à passer lui-même à l'acte et à démontrer la beauté et l'efficacité du geste.

Dans les jours qui suivirent, Croze traversa une épreuve physique subjectivement définie par lui comme très difficile car son nez avait mal réagi à la démonstration.

La compagne de Croze garda le silence, ce qui en disait long sur les sentiments contradictoires qui la traversaient.

Sur le ton du reproche, Croze n'hésita pas à signaler à Valère que l'hémorragie légère mais persistante n'avait pu être jugulée qu'au prix d'une consultation hospitalière au cours de laquelle un spécialiste du nez avait dû cautériser la paroi de la narine concernée.

Faisant fi de ces détails superflus, puisque quelques jours plus tard, Croze donnait tous les signes d'une santé parfaite, Valère exprima par simple empathie des regrets sincères, sans préciser toutefois qu'ils portaient plus sur l'occasion manquée par Croze de crever l'écran et jeter les bases d'une notoriété qui l'aurait conduit bien plus loin qu'il n'avait jamais oser l'imaginer, plutôt que sur les faibles désagréments subis du fait de son entêtement